

## IBRAHIM CONTRE MANI – LA BATAILLE DE POLYARAVOS

Les campagnes menées en 1826 en Magne par l'armée égyptienne sous le commandement d'Ibrahim, Pacha de l'Égypte, sont d'une grande importance.

À cette époque, les homes politiques grecs, pour servir leurs propres ambitions et intérêts, commençaient (et ce depuis 1824) à intriguer les uns contre les autres et le gouvernement ne pouvait alors satisfaire les attentes de la nation. Les soldats de l'armée grecque s'affrontaient également les uns aux autres tandis que la flotte restait inactive du fait de l'indifférence des autorités compétentes quant à son équipement et son approvisionnement.

Ibrahim, exploitant les faiblesses grecques, débarqua avec son armée à Methoni, dans le golf de Messénie et occupa la péninsule Messénienne jusqu'à Navarin. Puis, par incursions victorieuses successives, il occupa Maniaki, pénétra en Grèce continentale et conquiert Messolonghi.

Pendant que Kioutachis mettait à mal la Grèce continentale, Ibrahim lui, traversait le Péloponnèse.

La situation empirait de jour en jour. Le Magne était l'unique région d'importance de Grèce, des points de vue de la superficie, de la population, des forces militaires et de la situation géographique, qui était restée libre jusqu'alors sans jamais tomber ni sous la domination turque ni sous celle des arabes, car Ibrahim, l'égyptien, menait campagne pour le compte des turcs. Tant que le Magne restait libre, Ibrahim et la diplomatie turque ne pouvaient raisonnablement pas prétendre avoir réprimé la Révolution grecque en Magne, et de ce fait, c'était la liberté du pays tout entier que le combat des maniotés représentait.

Le 20 Juin 1826, les gardes-frontière de Mani constatèrent la présence d'Ibrahim-Pacha, à la tête d'une armée importante, dotée d'une artillerie et d'un état-major exceptionnel: «*Ούλο από Στσιουλόφραγκους*», c.à.d. "composé entièrement de "chiens de francs" comme les maniotés surnommèrent les officiers français de son état-major.

Ibrahim-Pacha, général en chef des forces armées nationales égyptiennes, était le fils de l'officier albanais Mohamed Ali, lequel avait été nommé Pacha du Caire en 1805 et assumait la charge de gouverneur d'Égypte en 1840 avec des droits héréditaires. C'était donc une question d'honneur et de prestige pour Ibrahim-Pacha d'assujettir cette province extrême de la Grèce qu'il considérait comme «une épine dans le pied» qu'il fallait extraire.

Il est difficile pour quiconque de comprendre l'état psychologique du peuple de Mani alors. Celui-ci, par isolement et par nécessité, avait eu recours au brigandage sur la terre ferme et à la piraterie en mer, pour parvenir à survivre sur cette terre rocailleuse tombant à pic sur la mer et à préserver intacte, malgré de déchirants conflits intérieurs, la liberté de son sol.

Le dialogue qui suit, rapporté en dialecte manioté cru, disparu depuis, nous dépeint, en l'édulcorant, la réalité:

- Tu l'as appris? Ibrahim est entré en Magne!
- Qui?
- Ibrahim!
- Mais pourquoi?
- Pourquoi? Mais pour faire de nous ses esclaves.

- Ses esclaves? Je ne comprends pas! Mais, dis-moi, il en veut à quelles familles?
- Mais, toutes!
- Ah bon! C'est vrai? Toutes?
- Mais oui, mon ami. Il s'attaque à tout le monde.
- Mais il a perdu la tête! Il va le payer cher! On va lui brûler les fesses!

Ibrahim attaqua d'abord les Maniotes à Verga, dans la partie occidentale du Magne, mais dès le premier jour, son armée fut repoussée par un millier de maniotes de la région, lesquels se défendaient, retranchés derrière un mur de pierres!

Pendant la nuit, cependant, le nombre des résistants maniotes atteignit quatre mille, grâce à l'appoint de réservistes venus à la hâte de la partie orientale du Magne, répondant ainsi aux appels des capitaines N. Xristeas, P. Kibelos et L. Mourtzinou.

Après deux jours de vaines attaques des forces d'Ibrahim, une escadre de sept frégates égyptiennes, commandées par un amiral Français, firent route vers le centre du Magne pour y débarquer dans une crique derrière Itilo et en contre-bas du village de Charia (près des grottes de Dyros). Le plan était d'attaquer en les contournant par le sud les combattants grecs de Verga.

Malheureusement pour eux ils rencontrèrent une résistance farouche, principalement de la part des femmes de l'endroit qui se défendirent, non pas avec des armes mais avec des .... faucilles! Et ceci pour deux raisons: la première parce que les femmes n'avaient pas le droit de porter d'armes, la seconde parce que c'était l'époque des moissons. A leurs côtés combattaient également des vieillards et un tout petit nombre de popes.

Voici un court extrait d'une chanson populaire à propos de cette bataille:

*...Il voit des femmes  
qui tiennent dans les mains des faucilles  
avec lesquelles elles frappent les arabes  
et il s'écrie:  
«Bravo à vous et encore bravo, femmes,  
des hommes vous êtes devenues,  
comme des hommes vous avez combattu,  
et comme des Amazones vous avez frappé»  
dit-il en sautant de rocher en rocher  
comme le lion des montagnes.*

Après l'échec pitoyable de cette attaque, l'opiniâtre et valeureux général égyptien battit en retraite, avec des pertes humaines et matérielles non sans conséquence pour le moral de ses troupes, mais il ne perdit pas espoir.

Après avoir échoué dans sa tentative de débarquer sur la côte Ouest, il conçut un remarquable plan d'invasion du Magne libre par l'est: débarquer à l'insu de tous, lancer une première offensive à partir de Kakia Skala Androuvitsas les 21 et 22 août suivie d'une autre sur Poliaravos du 26 au 28 août, bataille dans laquelle notre famille a joué un rôle particulièrement important pour la simple raison qu'elle y habitait.



Les femmes ont combattu Ibrahim a Dyros.

Il parvint, donc, avec son armée, dans la plaine du lac que les grecs

de l'antiquité considéraient comme sacré, près de l'antique cité d'Aigiès qu'ils appelaient «Chania de Koutoumou» et où, selon Homère, le dieu de la mer, Poseidon possédait son palais, et dont les poissons, selon Pausanias (géographe & historien du 2<sup>e</sup> s. après JC) n'étaient pas comestibles car ils descendaient d'hommes.

Après avoir installé son campement autour du temple byzantin de Saint Dimitrios près de Liberdo, lequel avait été construit sur les ruines du Palais de Poséidon, il le fit incendier. De cet endroit, il envoya dans toutes les directions de petits détachements d'éclaireurs pour qu'ils observent les points faibles de la défense maniote de la partie orientale de la péninsule. Il nourrissait l'espoir illusoire qu'il réussirait à vaincre dans la partie orientale du Magne alors qu'il avait échoué dans la partie occidentale.

Mais son échec fut tout aussi pitoyable. En effet, il lui fallut combattre les mêmes hommes et les mêmes femmes dont la détermination et l'esprit inébranlables avait réussi à préserver intacte depuis de nombreux siècles la liberté de leur pays, quels qu'en furent le prix et les sacrifices.

Le détachement le plus important d'Ibrahim, composé de cavaliers et d'éclaireurs à pied, se dirigea vers les gorges de Kalika, où se trouvaient les terres du clan des **Patsourakos**. Ce passage étroit et dangereux était la seule voie menant au village de Konakia où habitaient les **Tourkatzades**, comme on appelait alors notre famille.

Ce passage consistait en une gorge étroite et boisée entourée de falaises à pic, et dont les éboulements rocheux lui avait valu le nom de «roches suspendues». Comme, à cet endroit, il arrivait fréquemment que des éboulements de pierres (en grec «Chalikia») se produisent, et que les maniotés avaient du mal à prononcer le «ch» et l'avaient remplacé par un «k», cette gorge avait pris le nom de Kalikas.

Il y a à cet endroit, encore aujourd'hui, une petite chapelle dédiée à la mémoire d'Aghia Kyriaki et construite par des membres de notre famille en souvenir de l'église ancestrale dédiée à Aghia Kyriaki qui se trouve dans le village homonyme, berceau de notre clan, à Tigani près du village de Nomia.

Les familles du village de Konakia ne s'étaient alors pas enfuies car elles s'imaginaient qu'Ibrahim était encore loin et que ses soldats n'oseraient pas passer par un ravin aussi étroit et aussi dangereux. Cependant, la plupart des habitants de Konakia, les Tourkatzades, avaient décidé d'occuper préventivement le bas des falaises. Quand ils virent arriver les cavaliers, ils les laissèrent passer sans encombre, de manière à préparer une embuscade. Les cavaliers franchirent les gorges et se dirigèrent vers le ravin du monastère byzantin d'Aghios Georgios (Saint-Georges) lequel était alors encore plus inaccessible du fait d'une végétation très dense.

Mais près du puits en face du monastère, conservé jusqu'à aujourd'hui et duquel, il y a quelques années encore le village tout entier puisait son eau, s'était rendu le frère d'**Anagnostis Patsourakos**, avec son épouse et leur fils de deux ans, pour y chercher de l'eau. Ils avaient laissé le nourrisson sur le dallage près du puits. Lorsqu'ils entendirent alors le bruit de chevaux de bataille qui s'approchaient, pris de panique, ils s'empressèrent de se cacher derrière un épais buisson qui se trouve, aujourd'hui encore, près du puits. Dans leur hâte cependant, ils oublièrent leur petit garçon et n'eurent plus le temps de le prendre avec eux. Naïvement, ils ne s'imaginaient pas qu'on pourrait lui faire du mal.



Cependant, l'un des éclaireurs arabes à cheval mit pied à terre, sortit son sabre et tua le nourrisson. La mère de l'enfant voyant sa chair et son sang ainsi massacré, brandit sa serpe et décapita aussitôt l'assassin de son fils pour retourner se cacher derrière le buisson.

Les cavaliers qui suivaient, arrivant sur les lieux et ne pouvant expliquer ce qui s'était passé, prirent la fuite en tirant des coups de feu dans toutes les directions dans le but d'intimider les assaillants. Derrière eux, se trouvait un détachement de fantassins, composé d'égyptiens et de turcs. Ils venaient de franchir les gorges de Kalikas et attendaient des nouvelles des éclaireurs à cheval qui les précédaient. Quand ils entendirent les coups de feu ils furent pris de panique.

Mais, avant même qu'ils ne retrouvent leurs esprits après le choc des premiers coups de feu, ils furent exterminés par les tirs des défenseurs Tourkadzades dissimulés qui, cependant, en épargnèrent un, car, selon la tradition, il fallait en garder un vivant pour annoncer la catastrophe au chef égyptien.



Le puits en face du monastère d'Aghios Georgios

Ainsi, après Verga et Dyros, Ibrahim fut battu une troisième fois, cette fois à Konakia, sur la côte est.

Voyant alors qu'il rencontrait une opposition féroce dans les parties basses et plates du Magne, Ibrahim décida de monter sur les hauteurs et de se retirer à Melitini dans l'intention d'attaquer des sommets vers les plaines. Mais ce plan ne fut pas plus couronné de succès que les autres.

Il ne s'agissait pas de mener une attaque de front contre le Magne oriental mais d'appliquer une stratégie d'évitement à partir de Mélitini. Son plan audacieux consistait à transporter son armée sur les crêtes imposantes de la

chaîne du Taygète, appelées «Tavlaba», en empruntant un sentier de montagne très élevé, difficile d'accès, caché par les arbres et de ce fait non gardé, et qui serait resté inconnu de cette armée étrangère sans la trahison d'un autre «Ephialtis» (nom du traître qui a permis à Xerxès de vaincre les spartiates aux Thermopyles).

Dès qu'il eut vent de l'arrivée prochaine de l'armée ennemie, Théodore Stathakos, membre de la famille des «Rozakis», bien connue et respectée pour son courage, et qui possédait des biens ainsi qu'une tour fortifiée sur le passage du sentier, s'enferma avec sa famille dans sa tour et ils commencèrent une résistance acharnée quoique désespérée contre les assaillants. Cependant ils furent rapidement tous tués et massacrés non sans avoir au préalable réussi à occire le traître qui avait servi de guide à Ibrahim.

Entre temps, le petit nombre d'hommes de la région de Malevri avait été averti de ces événements et, recevant le renfort substantiel de femmes, ils comprirent le caractère stratégique de ce passage étroit et difficile d'accès et se dirigèrent vers un village qu'Ibrahim pensait être momentanément désert.

Ce village s'appelait Polytsaravos, ce qui signifie «Endroit rempli de buissons».

Après la déconfiture totale des arabes d'Ibrahim, on l'a surnommé «Polyaravos» c.à d. «Endroit rempli d'arabes».

Cette bataille de trois jours de Polyaravos, du 26 au 28 août 1826, réunit du côté maniote près de 600 hommes seulement, renforcés par 200 femmes. Ceux-ci n'étaient pas organisés, ne disposaient pas de commandement, n'avaient que des armes dépareillées, et ne reçurent que le troisième jour le renfort d'un millier d'hommes venus du Magne oriental. Face à eux, ces maigres forces maniotes se virent opposer une armée structurée de 7000 hommes, parfaitement organisée, disposant de cavalerie, d'artillerie, et d'un commandement dont l'état-major était constitué des meilleurs officiers du moment, issus de la Grande armée Napoléonienne.

La différence venait de ce que les Maniotes ne se battaient pas pour leur liberté, puisque le Magne n'avait jamais été conquis par les Turcs, mais pour garder leur patrie libre d'invasions, comme ils l'avaient toujours fait, alors que l'armée égyptienne, elle, se battait pour de l'argent.

De notre famille, **Anagnostis ou Panagiotis Patsouris ou Patsourakos** de Konakia, fut tué pendant la bataille de Polyaravos, avec **son frère**, le père de l'enfant qui fut tué par les cavaliers arabes quelques jours auparavant.

Parmi ceux de notre famille qui ont également pris part à la bataille, on retiendra **Anagnostis Patsouris ou Patsourakos** de Konakia (qui participera et sera décoré ensuite dans d'autres batailles), et **son épouse** qui venait du village de Valtetsi et qui après avoir participé à la bataille en a raconté tous les détails à ses enfants, relatant les exploits réalisés par le petit nombre d'enfants du Magne.

De même, **Thodorakis Patsouros ou Patsourakos, fils de Panagiotis de Strotza**, lequel secondait Anagnostis Kolovakos ou Kaloïdis de Pétrina, a été blessé au cours de la dernière journée de la bataille, mais n'a pas déserté sa place jusqu'à la fin.

On retiendra également, **Ioannis Patsouros ou Patsourakos** de Karyoupolis ainsi que le frère de Thodorakis, **Nikolakis Patsouris ou Patsourakos** de Strotza (Prosilio) qui a aussi combattu en héros. On lui

décernera plus tard une décoration pour son courage et le titre de «Sous-Lieutenant de la Phalange de Laconie», parmi 63 autres combattants d'élite.

Selon la tradition locale, la moitié de la population de Konakia a été tuée au cours de cette bataille et l'autre moitié a été blessée. Les actes d'héroïsme de la plupart restent encore inconnus aujourd'hui, de même que les noms de ceux qui en ont été les auteurs. C'est pour cette raison uniquement qu'ils n'apparaissent pas dans l'histoire de la famille.

*(Un grand merci à Jean-Pierre Grimault-Queret, fils d'Irène Patsourakos, pour la traduction du texte en français)*



Le village de Polyaravos aujourd'hui.

